

Jésus parlait à ses disciples de sa venue ; il disait cette parabole : « Un homme, qui partait en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il donna une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul, à chacun selon ses capacités. Puis il partit.

Aussitôt, celui qui avait reçu cinq talents s'occupa de les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un creusa la terre et enfouit l'argent de son maître. Longtemps après, leur maître revient et il leur demande des comptes. Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança en apportant cinq autres talents et dit : 'Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.' Celui qui avait reçu deux talents s'avança ensuite et dit : 'Seigneur, tu m'as confié deux talents ; voilà, j'en ai gagné

deux autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.' Celui qui avait reçu un seul talent s'avança ensuite et dit : 'Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé enfouir ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient.'

Son maître lui répliqua : 'Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. Car celui qui a recevra encore, et il sera dans l'abondance. Mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dehors dans les ténèbres ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents ! »

C'est énorme, un talent, c'est la plus grosse unité monétaire que l'on ait jamais imaginé. Il faudrait une brouette pour la transporter... Si vous vouliez donner un talent à la quête tout à l'heure, il vous faudrait mettre dans la corbeille une masse de 25 kilos de métal précieux et je ne suis pas très sûr que la corbeille résisterait. Il est donc bien évidemment préférable de mettre comme d'habitude un billet.

« Un homme, un maître, qui partait en voyage appela ses serviteurs et leur confia sa fortune ». Cet homme, vous l'avez compris, représente notre Créateur. Voilà une histoire de tous les jours, un petit récit qui éclaire l'aventure d'un monde à construire. C'est l'histoire d'un Dieu qui s'absente, ou tout du moins qui semble s'absenter. On ne saurait mieux dire. C'est peut-être ce sentiment qui faisait dire au poète Jacques Prévert de manière irrévérencieuse : « *Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y* ». Dieu s'absente et nous n'aimons pas trop cela.

Il se fait si discret que nous, ses créatures, nous finissons même par oublier son existence. Le maître part en voyage et à l'époque où cette parabole était prononcée on savait bien quand on partait mais on ne savait pas quand on revenait, si on revenait, après avoir échappé aux dangers des naufrages, des brigands, des épidémies, et de tant d'autres périls. Le reverra-t-on seulement, le maître qui s'absente pour un long voyage ?

Mais avant de s'absenter, il prononce des paroles de confiance. Et il ne fait pas que dire, il agit. Il confie ses biens à ses serviteurs. Ce texte est donc bien tout d'abord la parabole de la confiance.

Il leur dit :

« *A vous de jouer. « A vous d'œuvrer* »

Le maître qui part en voyage et nous confie un peu de son univers, à nous les femmes et les hommes de cette terre. Ce monde qui est son œuvre doit devenir la nôtre.

S'il fallait que Dieu pousse toujours l'homme à agir dans le sens du bien, l'être humain ne pourrait jamais grandir. Comme le petit enfant dont il faut un jour lâcher la main, au risque de le voir tomber, pour qu'il arrive à marcher seul. Cette absence ne l'empêche pas d'être présent mais d'une manière qui ne se voit pas. Un peu comme les parents qui laissent l'enfant commencer à explorer son espace tout en observant qu'il ne met pas la langue dans la prise électrique. Le hasard est peut-être bien le moyen qu'il utilise pour paraître incognito.

Laissons-le donc s'éloigner ce maître dont la confiance est à la mesure des sommes colossales qu'il confie aux serviteurs. Au premier cinq talents, 6 000 pièces par talent, d'après ce que l'on sait le salaire de 30 000 journées de travail, 75 ans de salaire. Un beau parachute doré, comme on dit. A un autre deux et au troisième un.

Remarquons que ce dernier reçoit une belle prime tout de même. Il faudra que je suggère à mon administration de me laisser une prime de 15 ans de salaire lorsque je serai retraité de l'enseignement.

Ce maître si confiant ne noie pas ses serviteurs sous une avalanche de recommandations. Pourtant, nous avons souvent envie de penser que Dieu est comme un enseignant ou un parent français. Qu'il insiste surtout sur nos fautes et nos faiblesses. Dictée : cinq fautes zéro. Vous êtes nul. Et vous parvenez même à faire un score négatif. Vos vingt-cinq fautes vous obtiennent la note de moins quatre-vingt sur vingt.

De quoi déclencher un peu d'ironie sur le bulletin scolaire : *A touché le fond mais creuse encore -Était au bord du gouffre et a fait un grand pas en avant* Rappelez-vous lorsque vous étiez à l'école et que vous reveniez (peut-être tout fier) avec votre bulletin. Quelle était la réaction de vos parents ?... Le plus souvent, les *bonnes* notes étaient considérées comme normales ou acquises. Alors que les échecs – aussi minimes soient-ils – étaient bien mis en évidence (et il faut dire que la couleur rouge employée par les enseignants pour rédiger les notes n'aide pas !).

Cette attitude était-elle de nature à vous motiver ? Parfois sans doute, et bien souvent cela générait un déficit d'estime et de confiance en soi et même du découragement : mon résultat ne sera jamais bien, je vais toujours les décevoir...

Ensuite, en grandissant et en devenant adulte, le principe reste le même : le regard se porte habituellement sur ce qui ne va pas, on nous incite toujours à tenter d'améliorer nos points faibles. Pourtant on devrait se rappeler le conseil des moniteurs de tennis : on ne gagne pas en tenant de remédier à ses points faibles mais bien en développant ses points forts.

Le maître, c'est à dire Dieu, a développé une pédagogie de l'encouragement. Il dit tout le contraire des enseignants traditionnels :

« Tu as du prix à mes yeux. Tu vaux beaucoup. Je crois en toi. Vois, je n'hésite pas à te confier ma fortune, tout du moins une belle partie de ma fortune. Et même si tu n'as pas tous les dons, toutes les qualités, tu es invité à faire fructifier ces dons que tu as reçus »

« Oui, tu es bon à quelque chose, oui, tu peux contribuer à rendre ce monde un peu meilleur que tu l'as trouvé en arrivant ».

Entendons encore le maître se pencher à l'oreille de chacun et murmurer : « Si tu penses que tu n'as aucun talent, alors c'est que tu te caches la vérité ».

Vient ensuite le temps de l'attente. Le temps de l'absence du maître. Si on ne le voit plus, existe-t-il encore ? Et puis, longtemps après, par une belle journée que l'on imagine pleine de soleil, le maître revient. Surprise joyeuse... On avait peut-être fini par l'oublier certains soirs de fatigue. Il avait bien fallu de toute manière s'organiser sans lui, peut-être même parler à sa place, en son nom. On s'habitue à l'absence, surtout à celle de Dieu.

Et à son retour, le maître demande des nouvelles...

Et c'est la joie. Profusion de joie. Pour les deux premiers. Le texte nous dit : « Entre dans la joie de ton maître ».

Et le troisième ? Son histoire casse un peu l'ambiance de ce qui pourrait être l'euphorie des retrouvailles. Le troisième qu'a-t-il fait ? Ou plutôt que n'a-t-il pas fait, pour mériter la colère de son maître ?

Il dit en lui-même :

« Ce n'est pas la peine que je me fatigue puisque ce que je fais n'intéresse personne.

Je suis un bon à rien.

Je vis dans la peur.

Peur de mes limites.

Peur de l'image que je me suis faite de moi-même et du maître.

Je marine dans ma médiocrité avec délectation, je suis en quelque sorte une victime. Parce que je n'ai pas tous les talents. Je me complais à vivre toute mon existence sur le registre de la tragédie. Il me semble que je suis bon dans ce rôle-là à défaut du reste.

Jour après jour, j'ai fini par me persuader au plus intime de moi-même que ce que je fais n'intéresse personne ».

Oui, nous voulons que quelqu'un s'intéresse à ce que nous faisons.

Nous le voyons bien avec les petits enfants qui aiment « faire les intéressants », comme on dit.

Mais cela ne passe pas, cela change de manière, c'est tout.

Et heureusement. Comment vivre dans l'indifférence ?

Alors, nous le redécouvrons dans cette parabole, le seigneur nous estime assez pour nous demander des comptes. Pas comme un prof ou un comptable. Pas comme un radar automatique au bord des routes qui vous envoie un petit formulaire. Pas comme un disque dur qui enregistre tout comme ceux qui accumulent la mémoire des caméras de vidéo-surveillance. Mais comme un père au cœur rempli d'une immense tendresse qui dit « *il y a beaucoup en toi, plus que tu ne peux l'imaginer, je t'aime assez pour ne pas aimer te voir te réfugier dans la négativité et la morbidité. Tu as choisi les pleurs et les grincements de dents, tout le contraire de la joie qui t'était promise. Ce n'est pas moi, ton Dieu, qui t'y précipite comme le ferait un bourreau dans un film d'horreur, mais simplement c'est que moi, ton Dieu, je ne triche pas avec ta liberté, je ne reprendrai jamais ce cadeau somptueux que je t'ai fait de pouvoir choisir.*

Alors, oui, c'est vrai, tu peux poursuivre indéfiniment ce chemin de l'enfouissement et de la peur agressive mais quel gâchis, oui quel gâchis ! »

Tu as de la valeur, de manière unique... L'antiquité latine a retenu l'histoire de ce consul de Rome qui possédait de nombreux esclaves. Pour le soulager dans ses tâches administratives de tous les jours, ce notable romain s'était attaché les services d'un esclave un peu rustre qu'il avait acheté parce que cet homme lui avait fait pitié, sur un marché. Ce serviteur venu de nulle part tranchait beaucoup avec tous les autres membres du secrétariat personnel qui servaient ce dirigeant. Il n'avait pour ainsi dire pas de culture, au point que les autres secrétaires l'avaient surnommé l'Inutile (anopheles).

Alors que le consul s'apprêtait à faire un voyage officiel vers la lointaine province de Gaule pour de complexes transactions politiques et commerciales, il hésita à embarquer cet « inutile » secrétaire, car sa présence ne lui serait vraiment pas indispensable. Il s'agissait de commerce, de chiffres, d'impôts, choses auxquelles l'Inutile n'entendait rien. Mais lorsque celui-ci entendit parler de bateau, il insista pour que son maître le prenne avec lui ! Sans doute venait-il d'un lointain peuple de marins...

Or il advint que le navire fit naufrage. Seuls le consul et ses esclaves réussirent à s'en sortir, réfugiés sur une île déserte. Désespéré, le petit groupe passa la première nuit à grelotter sur le sable, mais quand le consul se réveilla d'un mauvais sommeil peuplé de cauchemars, il eut la surprise de voir que l'Inutile n'avait pas perdu son temps. Durant la nuit, il avait posé des collets, qu'il avait déjà relevés. Deux magnifiques lièvres rôtaient à présent sur une broche de bois. Les quatre hommes passèrent sur l'île près d'une quinzaine de jours avant qu'un bateau ne vienne les secourir. Quinze jours durant lesquels l'Inutile dut enseigner à ses compagnons, tout ce qu'il fallait savoir faire pour survivre lorsque l'on n'a rien. Et quand ses compagnons de naufrages prononçaient plus tard son nom, c'était avec un respect teinté d'un humour tendre. Chacun est unique et irremplaçable.